

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

Il prit entre les siennes les deux mains de Réginald, et il ploya à demi le genou devant ce noble vieillard.

Puis, s'élançant à cheval, il piqua résolument des deux, et partit à un galop impétueux qui promettait un prompt retour.

Bientôt sa forme, de plus en plus vague et indistincte, disparut dans l'obscurité, et le bruit des pas de son cheval sur le sol de la longue avenue se perdit dans le silence de la nuit. Depuis bien longtemps, on ne voyait et on n'entendait plus rien ; et cependant Marguerite, debout sur la plus haute marche de l'escalier, regardait encore et écoutait toujours.

L'aube du jour commençait à poindre au moment où Denis arrêta son cheval, ruisselant de sueur et blanc d'écume, au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Le fiancé de Marguerite de Kerven fit jouer ce ressort invisible dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, et s'engagea dans les souterrains.

Il n'avait fait encore que quelques pas, lorsqu'une voix légèrement endormie lui cria : — Halte-là !... Qui vive ?

— Ami.

— On ne passe pas. Le mot d'ordre, ou je fais feu. ...

— Le mot d'ordre, répondit vivement Denis, je ne le sais pas ; ce que je sais à merveille, c'est que tu es Guillaume Enrich, et que, moi, je suis ton capitaine Jean-Denis de Poulailleur.

— Ah ! c'est vous, capitaine. ... — répliqua la voix. — Oh ! alors, c'est bien différent. ... Passez. ... passez. ...

Denis s'approcha de la sentinelle.

— Mon brave, lui dit-il, Roncevaux est-il au château ?

— Non, capitaine.

— Diable ! est-il absent ?

— Oui, capitaine.

— Depuis quand ?

— Depuis douze jours.

— Avec combien d'hommes ?

— Avec dix hommes, capitaine.

— Sais-tu où il s'est allé ?

— Non, capitaine.

— Sais-tu quand ils doivent revenir ?

— Pas davantage.

— Combien êtes-vous au château ?

— Trois.

— Faites-vous bonne garde ?

— Comme vous voyez, capitaine.

— Quoi de nouveau depuis mon départ ?

— Rien.

— Comment ! Pas une affaire ? ...

— Ma foi non, pas une du moins qui vaille la peine d'en parler. ... Je crois bien que c'est pour cela que le lieutenant Roncevaux est allé chercher fortune ailleurs et battre le pays. ...

L'absence de Roncevaux ne dérangeait en rien les projets de Denis. Il laissa Guillaume continuer sa faction endormie, et il suivit les galeries souterraines qui conduisaient à l'intérieur du château.

XVII.—UN HÔTE INATTENDU.

La cachette où Denis avait renfermé son or et ses bijoux était intacte. Le jet ne l'homme reprit son trésor, et il aurait quitté immédiatement le château, si son cheval, épuisé de fatigue, n'avait eu besoin de douze à quatorze heures de repos avant de pouvoir se remettre en route pour retourner à Kergen.

Comment Denis employa-t-il cette journée, qui lui sembla d'une mortelle longueur ? Nous serions fort embarrassés de le dire. Sans doute il se jeta sur un lit ; il mangea, il but, il visita dans tous ses coins et recoins ce château, qu'il espérait bien voir en ce moment pour la dernière fois.

Enfin, le soir arriva. Le soleil cacha derrière les montagnes son disque enflammé. Denis attendit jusqu'à dix heures du soir. Puis il donna l'ordre de seller et de lui amener son cheval, reposé et rafraîchi.

Guillaume entendit donner cet ordre avec une surprise extrême.

— Comment ! capitaine, s'écria-t-il, vous partez encore ? ...

— A ce qu'il paraît. ... — répondit Denis en souriant.

— Et où donc allez-vous, capitaine ?

— Je ne le sais pas moi-même.

— Serez-vous longtemps absent ?

— Peut-être.

— Mais, enfin, vous reviendrez ? ...

— Cela n'est pas douteux.

— Si le lieutenant Roncevaux arrive avant votre retour, faudra-t-il lui dire que vous êtes venu ?

— Sans doute.

— Et vous ne me charges de rien pour lui ?

— Ma foi, non.

— Alors, capitaine, au revoir. ... au revoir, et bon voyage. ...

— Merci, mon brave Guillaume.

Et, tout en parlant ainsi, Denis mit quelques pièces d'or dans la main du bandit.

Le cheval était prêt. Le fiancé de Marguerite s'élança lestement en selle, et s'enfonça

dans les galeries souterraines par lesquelles il était arrivé. Au bout de quelques minutes, il sortait des flancs de la montagne, et il mettait sa monture au grand trot dans la direction de Kergen.

Comme la veille au matin, l'aube blanchissait au moment où le jeune homme atteignit l'extrémité de cette longue avenue plantée de grands arbres et dont l'une des extrémités se terminait par la cour d'honneur du château.

En dépassant les premiers arbres de cette avenue, le cheval du jeune homme, comme s'il eût deviné et partagé l'impatience de son maître, prit de lui-même un galop rapide.

Une forme blanche et gracieuse se dessinait en haut du perron. C'était Marguerite.

On eût dit que, depuis le moment du départ, elle n'avait pas quitté cette place.

En voyant Denis descendre de cheval, elle ne put retenir un faible cri de joie.

— O Raoul, murmura-t-elle, en abandonnant avec une chaste confiance son front virginal aux lèvres de son fiancé, — O Raoul, vous avez compris que je mourais d'impatience. ... que je devenais folle d'inquiétude. ... vous ne m'avez pas fait attendre. ... merci. ...

Puis, après quelques paroles d'amour, échangées rapidement et à voix basse, elle ajouta : — Pauvre ami, vous devez être épuisé de fatigue, après deux nuits passées à cheval. ... Montez vite à votre chambre, jetez-vous sur votre lit, et dormez jusqu'à ce que j'envoie mon vieux Fritz vous éveiller pour le dîner. ... Vous allez trouver, sur la table d'ébène qui est à côté de la fenêtre, du bouillon, des viandes froides, une tranche de pâté de venaison, et du vin d'Espagne. ...

Denis avait, en effet, autant d'appétit que de fatigue.

Il ne se fit donc pas répéter les recommandations de Marguerite. Il monta dans sa chambre, il dévora la moitié d'une volaille, il fit une large brèche au pâté, il dégusta deux larges rasades d'un xérès couleur d'ambre, et, reconforté par ce déjeuner rapide, il se jeta sur le lit, sans même prendre la peine de se déshabiller.

Au bout de trois secondes, il dormait.

Vers onze heures et demie, son sommeil calme et profond fut interrompu par le bruit de plusieurs petits coups frappés discrètement contre la porte.

— Qui est-là ? — demanda Denis.

— Moi. ... moi, monsieur le chevalier, moi, Fritz. ...

— Entrez.

— Je viens, reprit le vieux serviteur après avoir salué profondément et à trois reprises, — je viens pour avoir l'honneur de prévenir monsieur le chevalier que dans une demi-heure on servira le dîner sur table. ...

— Bien, mon vieux Fritz, — répondit le jeune homme, — je vais me mettre à ma toilette à l'instant même, et je serai prêt. ...

— Il est de mon devoir de prévenir monsieur le chevalier que nous avons au château un étranger de la plus haute distinction. ...

— Ah ! ah ! — dit le chevalier, — et depuis quand est-il arrivé, cet étranger ? ...

— Depuis hier au soir.

— Doit-il rester longtemps ici ?

— Je l'ignore.

— Savez-vous son nom, au moins ?

— Oh ! très-bien. ... c'est un commerçant de Cologne, immensément riche. ... il est le banquier de M. le baron, et il s'appelle Van Goët.

Denis chancela comme s'il allait tomber à la renverse.

Ce nom venait de le foudroyer.

Quoi ! Van Goët était dans cette maison ! Van Goët, frappé par lui un an auparavant, à l'auberge du Faucon blanc !

Ainsi donc, chose étrange ! l'assassin et la victime allaient se trouver en présence l'un de l'autre, et s'asseoir à la même table ! ... La Providence ou la fatalité le voulait ainsi !

Le vieux Fritz, voyant que Denis ne le questionnait plus, s'inclina de nouveau, profondément et à trois reprises, et quitta la chambre.

Denis, demeuré seul, se sentit en proie à un frisson convulsif et douloureux. L'avenir lui semblait revêtu des plus sombres couleurs. Le bizarre incident de cette rencontre invraisemblable remettait en question le résultat de tous ses projets. Qui sait même si sa sûreté personnelle n'allait pas se trouver compromise ?

Pendant quelques instants, Denis songea à s'éloigner immédiatement du château, et à n'y revenir qu'après le départ de Van Goët, sauf à chercher plus tard les moyens d'expliquer d'une façon plus ou moins plausible cette fuite au moins étrange.

Mais il ne s'arrêta point à cette idée. Un semblable parti ne pouvait manquer de faire naître des soupçons sur son compte, et si une fois le plus léger soupçon venait à prendre naissance dans l'esprit du baron de Kergen, tout serait inévitablement perdu.

Peu à peu, Denis arriva, par la réflexion, à se rassurer d'une façon presque complète ; il se dit qu'il était impossible que, dans le désordre de la nuit de l'assassinat, le marchand juif eût pu remarquer aussi bien les traits de celui qui le frappait, pour en conserver un souvenir distinct.

D'ailleurs, comment supposer que Van Goët, dans le cas même où ses souvenirs seraient restés fidèles, pourrait s'arrêter seulement à cette idée absurde d'une identité impossible entre un gentilhomme français, admis sur le pied de la plus grande intimité dans la noble

famille de Kergen, et le nocturne bandit des bords du Rhin !

Certes, il y aurait folie à supposer cela !

Van Goët se croirait dupe d'une illusion, ou jouet d'une étrange ressemblance, avant d'admettre l'identité impossible dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Denis, rassuré par ces réflexions, reprit donc calme et courage. Il se persuada que rien de grave ne le menaçait, qu'aucun événement fâcheux ne pouvait l'atteindre, et il ne songea plus qu'à paraître avec tous ses avantages devant le banquier du baron.

Il commença donc sa toilette sans retard, et il y mit un soin extrême et une coquetterie inaccoutumée, ou, du moins, plus grande encore que de coutume. De doux parfums d'une arôme merveilleux inondèrent son linge d'une finesse extrême. Ses manchettes et son jabot présentèrent des dentelles choisies d'une beauté telle que, certes, elles auraient fait envie à toutes les grandes dames de la cour de France. Des bagues d'une valeur infinie, une chaîne de montre et des breloques précieusement ciselées, achevèrent de donner à l'ajustement du jeune homme un cachet de suprême élégance et de luxe aristocratique et de bon goût.

Cette toilette achevée, Denis se regarda successivement dans les quatre glaces qui se trouvaient enchâssées dans son appartement entre des panneaux de tapisserie.

Ces larges miroirs lui renvoyèrent son image d'une façon si charmante, qu'il se sourit, comme une jolie femme prête à partir pour le bal se sourit à elle-même, et qu'il se vit contraint de s'avouer qu'il était éblouissant.

Quelques minutes s'écoulèrent dans cette occupation gracieuse. Puis Denis entendit l'horloge du château piquer le premier des douze coups de midi.

En même temps, et avec une ponctualité qui faisait le plus grand éloge de l'exactitude du cuisinier et des autres valets, on entendit retentir une grosse cloche.

C'était le dîner qu'on annonçait, selon l'usage quotidien.

Denis prit son chapeau, le jeta sous son bras gauche, et sortit de sa chambre.

XVIII.—LE DINER.

La salle à manger du château de Kergen était une pièce ovale et d'un grand caractère. Des panneaux de vieilles tapisseries flamandes, aux couleurs un peu effacées par le temps, s'ajustaient dans des encadrements de chêne noir. Le plafond était en chêne sculpté, ainsi que la lourde table et les chaises à haut dossier, recouvertes en point de Hongrie.

Une argenterie massive et d'une grande valeur s'élevait majestueusement sur les dressoirs.

Ce jour-là, toute la livrée du château était sous les armes.

On voyait qu'on avait à traiter un hôte d'importance.

Les convives se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger. Ces convives étaient le baron, Marguerite et Mina, et le banquier juif de Cologne.

Nous avons décrit Van Goët.

Nos lecteurs savent que cet illustre millionnaire avait quarante ans tout au plus, une taille haute et riche, un regard d'aigle dans de grands yeux noirs, et une forêt de cheveux sombres, légèrement ondulés. La tête du banquier aurait fourni un magnifique sujet d'étude aux pinceaux d'un Van Dyck, d'un Rubens ou d'un Vélasquez.

Denis entra et s'approcha vivement de Réginald.

Ce dernier lui serra la main avec une affection paternelle et lui dit, en regardant à la dérobée Marguerite, qui sourit et rougit légèrement : — J'ai déjà eu de vos nouvelles, mon cher cavalier, et je sais que votre voyage a été aussi bon que rapide. — Puis, sans quitter la main de Denis, qu'il conduisit jusqu'au près du banquier juif, il ajouta : — Meinher Van Goët, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune et excellent ami, le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Denis et le juif s'inclinèrent en même temps l'un que l'autre.

Quand le jeune homme releva les yeux, il s'aperçut que le regard du juif s'attachait sur son visage avec une étrange fixité. Les sourcils légèrement froncés de Van Goët exprimaient un mélange de surprise et d'hésitation. Mais cette ride presque imperceptible s'effaça au bout de quelques secondes.

Le dîner était servi.

Chacun prit place à table.

Voici de quelle façon se trouvaient disposés les convives :

Le baron de Kergen était assis à la place d'honneur.

En face de lui, et comme remplissant le rôle de maîtresse de maison, Marguerite.

À la droite de la jeune fille, Van Goët.

Denis à la droite du baron, ayant la blonde Mina à sa gauche.

Dans les premiers moments, la conversation fut languissante. En vain Réginald s'efforçait de la raviver, en adressant la parole tantôt à Van Goët et tantôt à Denis.

Tous deux ne répondaient qu'à peine.

Le banquier semblait soucieux, et le jeune homme préoccupé.

Van Goët, presque sans cesse et comme malgré lui, attachait son regard sur la figure du fiancé de Marguerite et paraissait ne plus pouvoir l'en détacher. Par instants, ce même

froncement de sourcils dont nous avons déjà parlé se reproduisait sur son front. On eût dit alors qu'il cherchait à fixer une image confuse et à préciser des souvenirs.

Sous l'obsession de ce regard, le malaise de Denis augmentait, et, malgré tous les efforts du jeune homme, il ne devait point tarder à devenir visible.

— Monsieur le chevalier, — dit tout à coup Van Goët, — me permettez-vous de vous demander à quelle branche de la maison de Navailles vous appartenez ? ...

Quoique ces paroles eussent été prononcées avec la plus parfaite courtoisie, Denis se sentit frissonner de tous ses membres.

Cependant il fit bonne contenance.

Nous n'ignorons pas qu'il avait étudié la généalogie et les alliances de la famille à laquelle il prétendait appartenir.

Les papiers trouvés dans les bagages du Français assassiné par les chevaliers du poignard lui avaient rendu cette étude facile.

Aussi, répondit-il sans hésitation : — Monsieur, je suis l'un des représentants, en ligne directe, de la branche aînée.

— Ainsi, vous êtes le fils du vicomte Aymer de Navailles ?

— Oui, monsieur, son second fils ; mon frère aîné, le vicomte Arnaud, est colonel des dragons de la reine ; ma sœur cadette est mariée au marquis de Montarby. ...

Van Goët s'inclina.

— Lors d'un voyage que je fis à Paris il y a quatorze ans, — reprit-il, — j'eus l'honneur d'être présenté à monsieur votre père.

Ce fut au tour du jeune homme à s'incliner.

Le banquier poursuivit : — Un de mes correspondants, le fermier général Lanjon, me conduisit à l'hôtel de monsieur votre père, rue du Pas-de-la-Mule, et j'eus l'honneur d'être invité deux fois à dîner par lui en compagnie de plusieurs personnages éminents. ... J'ai dû vous voir en cette circonstance, monsieur le chevalier ?

— Cela est vraisemblable, en effet, — répliqua Denis ; — mais, à cette époque, je n'étais encore qu'un enfant, et vous comprenez que je n'ai pu conserver aucun souvenir du fait dont vous me parlez.

— Oh ! je le comprends à merveille. D'ailleurs, monsieur votre père, tenant table ouverte avec une prodigalité de grand seigneur, recevait tant de monde, que vous ne pouviez accorder aucune attention à ses convives de passage. Est-il bien changé, depuis ce temps-là, monsieur votre père ? ...

— Mais non. ... — répondit le jeune homme, — il se conserve le mieux du monde.

— Ce doit être un beau vieillard ?

— Magnifique.

— Sa haute taille est-elle encore droite ? ...

— Toujours.

— Ses cheveux grisonnaient beaucoup ; ils doivent être aujourd'hui blancs comme de l'argent ?

— Sans doute. ... mais, vous savez, la poudre. ...

— C'est juste. Il avait un regard de faucon ?

— Ses yeux brillent comme autrefois.

— Ses jarrets étaient d'acier ?

— Il les a conservés.

— Mais, alors, il atteindra sa centième année !

— Franchement, je l'espère bien, et, à moins d'un accident inattendu, je puis même dire que j'y compte.

— Excellent fils ! ... — murmura Réginald à part lui.

Van Goët continua : — Je trouve que vous ressemblez beaucoup au vicomte, votre père, monsieur le chevalier.

— Vraiment ?

— Ne vous l'a-t-on pas dit déjà ?

— On me l'a dit souvent ; mais je crois, comme le proverbe, que, le plus souvent, les ressemblances sont dans les yeux des personnes qui regardent.

— Peut-être avez-vous raison, en thèse générale ; mais cette circonstance est bien certainement une exception. Quand je vous regarde, je crois voir monsieur votre père, jeune. Même coupe de visage, même front, même regard. A votre âge, il devait être identiquement ce que vous êtes aujourd'hui. ... C'est assez dire un charmant cavalier.

Denis s'inclina profondément avec une feinte modestie.

Van Goët reprit : — Je pense que, vous trouvant en Allemagne, vous n'aurez pas manqué d'aller jusqu'à Manheim ?

— Non, en vérité, — répondit Denis.

— Vous comptez y aller, du moins ?

— Pas le moins du monde.

— Ah ! par exemple ! ... voilà qui est étrange ? ...

— Pourquoi donc cela ?

— Il est impossible que votre père ne vous ait pas donné une lettre.

— Une lettre ? ... — répéta Denis.

— Eh ! oui, une lettre pour son vieil ami, le comte Frédéric de Salberg, qui, l'année dernière encore, est allé passer trois jours au château de Navailles, en Poitou. ...

Denis comprit à merveille qu'un immense embarras allait fondre sur lui, s'il ne trouvait un moyen immédiat de tourner la difficulté.

(A continuer.)

Guérison certaine pour engelures : frottes le pied avec le Liquide Rhumatique de Jacobs.